



**HAL**  
open science

## Le co-design centre-périphérie en échec dans les réflexions postcoloniales

Gwenaëlle Bertrand, Maxime Favard

► **To cite this version:**

Gwenaëlle Bertrand, Maxime Favard. Le co-design centre-périphérie en échec dans les réflexions postcoloniales. Guillaume Blum, Thomas Coulombe-Morency, Philippe Gauthier. Le design dans la démocratie: actes du 3e colloque Intersections du design: Montréal, le 9 et 10 mai 2022, Groupe Design et société, 2023, 9782981749741. ujm-04243830

**HAL Id: ujm-04243830**

**<https://ujm.hal.science/ujm-04243830>**

Submitted on 16 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# **Le co-design centre-périphérie en échec dans les réflexions postcoloniales**

## **Maxime Favard**

Maître de conférences en design, membre de l'Unité de Recherche ACCRA, université de Strasbourg.

## **Gwenaëlle Bertrand**

Maître de conférences en design, membre de l'Unité de Recherche ECLLA, Université Jean Monnet Saint-Étienne.

**À partir de l'analyse comparative des discours de Gui Bonsiepe et de Victor Papanek prononcés en 1976 à Londres et de leurs correspondances dans une période où les études postcoloniales émergent, nous proposons d'interroger l'échec du co-design centre-périphérie. Ancrée dans un certain héritage du colonialisme, l'aide apportée par les designers des pays centraux aux populations des pays de la périphérie se positionne difficilement, si ce n'est rarement, du point de vue des subalternes. Une interprétation critique de ces éléments historiques permet, par conséquent, d'interroger le « co » dans la relation souvent unilatérale centre-périphérie et ainsi, de comprendre qu'il s'agit moins de pratiquer le design « pour » la périphérie que de donner les opportunités d'une pratique « dans » et « par » la périphérie.**

## Introduction

1. En 2015, lors de son congrès en Corée, L'International Council of Societies of Industrial Design devient le World Design Organisation (WDO) avec comme nouvelle devise : « Design for a Better World ».

Le colloque qui nous a réunis sous l'intitulé « le design dans la démocratie » [Blum, Cou-lombe-Morency et Gauthier, 2022] se donnait comme enjeu « l'examen de la doctrine, des pratiques et de la norme politique du *co* ». Dans cette perspective réflexive, nous proposons de poursuivre la voie quelque peu historique et contestataire du design pour les pays de la périphérie. La controverse qui anime Gui Bonsiepe et Victor Papanek autour de la parution en 1971 de l'ouvrage éponyme *Design pour un monde réel* [Bertrand et Favard, 2022a et 2022b], se poursuit cinq ans plus tard, marquée par une divergence plus fondamentale encore puisqu'il est question du rôle des industries locales dans le processus de contribution sociale. En 1976, à l'instar de Victor Papanek, Gui Bonsiepe est invité au Symposium *Design for Need. The Social Contribution of Design*, organisé par l'International Council of Societies of Industrial Design (ICSID<sup>1</sup>) au Royal College of Art de Londres. À cette occasion, il défend sa principale thèse selon laquelle le design industriel à la périphérie est le pendant dialectique du design industriel au centre [Bonsiepe, 1977]. Convaincu par ses nombreuses expériences en tant que conseiller, designer et enseignant dans les pays de la périphérie (Argentine, Brésil, Chili, Cuba et Inde), Gui Bonsiepe se méfie ouvertement du *Design for Need* dont il redoute un colonialisme culturel et économique. S'il est ainsi attentif aux propositions émises par Victor Papanek, il ne s'y résout pas. Bien que les deux protagonistes s'entendent sur la nécessité d'un design alternatif qui répondrait aux besoins premiers des populations des pays de la périphérie ainsi que, plus généralement, des groupes sociaux exclus, la nature de leurs actions s'oppose de manière profonde. Gui Bonsiepe soutient le développement local d'une politique de croissance économique et industrielle, alors que Victor Papanek prône une économie politique du design local en l'excluant des systèmes économiques et industriels. Ces deux manières antagonistes de penser le design des pays de la périphérie sont étayées d'exemples que l'on découvre ou redécouvre lors de leurs conférences et à l'occasion de la publication des actes l'année suivante [Bonsiepe, 1977 ; Papanek, 1977 ; Bicknell et McQuiston, 1977]. C'est d'ailleurs à partir d'une lecture comparative et critique de ces deux textes que nous proposons d'interroger le co-design dans la relation souvent imposée centre-périphérie et qui concerne autant les domaines de la conception et de la production/fabrication que ceux de la distribution et de la consommation. Les réflexions postcoloniales qui émergent au début des années 1980 [Saïd, 1980] dans les universités anglo-saxonnes et dont le colloque de 1976 en préfigure les prémices, permettent un éclairage quant à l'appréciation des deux postures. Si Gui Bonsiepe en appelle à une sortie du néo-colonialisme imposé par la relation de force centre-péri-

phérie en s'attachant à produire des connaissances issues des subalternes eux-mêmes, *a contrario*, Victor Papanek se montre plus condescendant envers celles et ceux qu'il prétend aider. Les actions de co-design centre-périphérie entretiennent donc un rapport corrélatif avec le post-colonialisme – nous l'écrivons dans ce cas présent avec un tiret « post-colonialisme » – dans la mesure où cette relation s'ancre davantage dans ce qui vient après le colonialisme plutôt que comme une manière de dénoncer l'impérialisme des pays centraux. Par conséquent, c'est par la mise en regard de ces deux conférences et plus largement des échanges entre Victor Papanek et Gui Bonsiepe dans une période où les études postcoloniales émergent, que nous proposons d'interroger l'échec du co-design centre-périphérie. En d'autres termes, il s'agit de démontrer que les rapports centre-périphérie qui se caractérisent, pour partie, dans l'héritage du colonialisme, se positionnent difficilement, si ce n'est rarement, du point de vue des subalternes. En conclusion de sa conférence, Gui Bonsiepe rappelle que contrairement à ce que Victor Papanek prétend, il ne s'agit pas de faire du design « pour » les pays de la périphérie mais « dans » et « par » les pays de la périphérie. Nous prenons alors l'occasion de cette interpellation de Gui Bonsiepe pour construire notre raisonnement et expliciter ce qui relève d'un co-design « pour », « avec », « dans » et « par » les pays de la périphérie ainsi que plus largement, « en » périphérie.

## **Le co-design « pour » les pays de la périphérie**

Lors de sa conférence, Victor Papanek fait état de sa conviction personnelle à encourager le designer de formation occidentale à se rendre dans les pays de la périphérie selon deux principales valeurs morales, l'altruisme d'une part et le soin d'autre part. À cet égard, il propose plusieurs méthodologies synonymes pour lui de stratégies d'un design pour les besoins. Lorsqu'il s'attache à rappeler que l'une des trois affirmations essentielles explicitées dans son ouvrage *Design pour un monde réel* est de se prémunir des concepteurs qui « ont tendance à concevoir pour eux-mêmes » [Papanek, 1977, p. 118], on comprend alors que l'idée de fond est, en réalité, de former les occidentaux. Engagés dans une conception de plaisirs, les designers du centre sont, tout autant, habitués lors de leurs études que sollicités dès leur arrivée dans le monde professionnel, à répondre à un marché d'élites. C'est donc en leur proposant d'aider des populations confrontées à des problèmes majeurs et quotidiens que Victor Papanek espère former des designers occidentaux responsables. Si Gui Bonsiepe partage ce rejet d'un design élitiste, les raisons en sont différentes. En rappelant que « dans le design industriel comme dans la vente, c'est la courbe qui compte » [Bordinat, 1962 cité par Bonsiepe, 1977, p. 13], Gui Bonsiepe explique que cette obsession pour un design qui doit dynamiser la croissance d'une entreprise oblige inévitablement les pays de la périphérie à participer à un phénomène de classe qui repose « sur la consommation individuelle et la propriété privée des artefacts » [Bonsiepe, 1977, p. 14] alors même que ce fonctionnement est, en grande partie, inapproprié aux pays de la périphérie. Gui Bonsiepe propose alors que la valeur soit celle des usages et non de la propriété privée car c'est bien la primauté de la valeur d'échange sur la valeur d'usage qui participe au creusement des inégalités sociales et confère à la prétention sociale du design l'hypocrisie de son opération. Une tromperie qui ne laisse pas Victor Papanek indifférent puisqu'il en appelle à un élargissement des circonscriptions en proposant de changer de commanditaires, non plus les industriels

mais les travailleurs et les syndicats de sorte à ce que les conceptions en design « transcendent les problèmes des différents systèmes politiques » afin de se concentrer sur les « problèmes de personnes » [Papanek, 1977, p.118]. S'il revendique cette évolution, c'est qu'il constate que quels que soient les types de gouvernance : capitaliste, communiste ou marginal, l'objectif du design industriel reste d'offrir des réponses universelles. Selon lui, pour qu'une culture matérielle et technique émancipatrice, singulière et soutenable soit acquise par le plus grand nombre, il faut l'initier avec les acteurs de mouvements sociaux et non gouvernementaux. En fustigeant ainsi le design qui s'est institutionnalisé à travers le monde et qui exclut les différences, il rappelle que sa « foi dans les influences sociales sur le design n'est pas très forte » et ajoute que sa « foi en l'influence du design sur les forces sociales n'existe pas du tout » [Papanek, 1977, p. 119]. C'est très certainement cette perte de croyance en la capacité du design à se laisser influencer par les conditions sociales d'un pays qui l'amène à redéfinir les lieux d'activité du designer dans une échelle à taille humaine, celle des petites chaînes de production locale permettant le réemploi de composants usagés et un « cannibalisme » assumé des artefacts. Avec l'exemple du vélo, il explique comment, au Guatemala et à Cuba, les bricoleurs propriétaires de magasins spécialisés parviennent à l'adapter en fonction des conditions locales. Pour Victor Papanek, il s'agit alors « d'un véhicule cannibalisé, fabriqué à partir de pièces usagées » [Papanek, 1977, p. 122]. L'emploi de l'anglicisme « cannibaliser » est important car ce verbe a deux significations, d'abord celle d'« accaparer » donc de « démonter » un objet pour en récupérer les composants, ensuite, dans le commerce, il signifie « concurrencer » et à ce titre, on peut penser que pour Victor Papanek, ces objets cannibalisés sont autant un phénomène nécessaire d'appropriation qu'une manière de concurrencer le marché industriel de masse ; ambition qu'il ne parvient cependant pas à mettre en place dans les pays du centre. D'ailleurs, c'est en cherchant à évaluer le type de design alternatif qu'il pratique avec ses confrères depuis la fin des années 1960 que Victor Papanek confie à son auditoire que si les populations des pays de la périphérie ont vu l'arrivée de nombreux designers du centre, c'est parce qu'il est plus facile d'expérimenter sur « des groupes impuissants » et en poursuivant son allocution, il admet « qu'il y a un certain degré de victimisation et d'exploitation dans tout cela » [Papanek, 1977, p. 119]. Par cette autocritique d'un co-design centre-périphérie paternaliste, Victor Papanek confirme l'existence d'un contrôle indirect des pays du centre sur les pays de la périphérie dont l'apparente aide ne fait que perdurer un système de colonialité globale. C'est la raison pour laquelle Gui Bonsiepe nous met en garde : un designer du centre ne peut pas penser un design pour les besoins des pays de la périphérie dans la mesure où l'analyse des besoins fondamentaux est biaisée par les relations de pouvoir qui s'opèrent du centre aux périphéries. Les opérations de co-design sont, par conséquent, prises au piège par les relations de dépendance avec le centre.

## **Le co-design « avec » les pays de la périphérie**

En présentant les projets menés par ses étudiants, Victor Papanek démontre la valeur de l'accompagnement où le faire « avec » se pense par la transmission des connaissances et des techniques dans une équipe de conception pluridisciplinaire et inclusive. Il rappelle alors une seconde affirmation essentielle et récurrente dans son ouvrage majeur selon laquelle, « [l]e design doit être une activité d'équipe prospère et multidisciplinaire qui

inclut les travailleurs et les utilisateurs » [Papanek, 1977, p. 118]. Ce désir d'inclusion n'est pas sans lien avec le design intégré qu'il défend en prétextant que le problème « réside dans l'interface entre la conception et les gens » [Papanek, 1977, p. 120] et que par conséquent, il est nécessaire de développer des éléments de didactiques visuelles tels que les notices de montage illustrées et les kits de bricolage à destination des usagers. En explicitant visuellement comment les choses s'assemblent et fonctionnent, il souhaite transmettre les logiques fonctionnelles des objets et ainsi prévenir « l'aliénation fondamentale entre les gens et les appareils technologiques » en redonnant aux usagers la capacité d'interagir, de construire et de réparer leurs objets. Cette adaptation par les usagers participe ainsi à l'essor de la figure de l'utilisateur producteur que Victor Papanek soutient par la mise en place d'un milieu productif plus artisanal qu'industriel que nous avons vu avec l'exemple du vélo cannibalisé. Néanmoins, par son désir d'obtenir des résultats rapides et concluants alors même que ses actions impliquent un changement majeur de comportement, Victor Papanek emploie de nombreuses stratégies et il se joue des populations locales. En prétextant qu'au Tchad, la population refuse l'innovation, il explique avoir usé de stratagèmes afin de la pousser à accepter sa proposition et c'est de manière cynique qu'il s'exclame : « c'est ainsi que se fait le transfert de technologie » [Papanek, 1977, p. 122]. Pédagogue impatient, Victor Papanek a sa propre conception de l'aide et des moyens qu'il apporte et partage avec les pays de la périphérie.

Face à cette problématique du transfert de technologies, Gui Bonsiepe rappelle à son auditoire qu'un système de conception, production et consommation qui repose sur l'importation non régulée des standards occidentaux, maintient inexorablement un colonialisme global responsable de la servitude et du sous-développement de la périphérie. Dans une perspective en apparence proche de celle de Victor Papanek lorsqu'il défend un design intégré, mais profondément opposée à sa logique du cannibalisme, Gui Bonsiepe propose que les transferts du centre vers les périphéries soient ceux des connaissances scientifiques et non des technologies brevetées. Alors que Victor Papanek prône le bricolage dans des structures individuelles et coopératives de petite échelle dont les pratiques « tâtonnantes et auto-formatives » se font à partir des technologies du centre, Gui Bonsiepe, quant à lui, encourage le développement de l'industrie dans les pays de la périphérie pour des pratiques technologiques autonomes à même de produire des objets industriels locaux d'après les connaissances partagées. Avec cet exemple, Gui Bonsiepe déplace la problématique du transfert des technologies vers un transfert des savoirs puisque comme il le rappelle, nous aurions tort de prétendre à un développement des technologies locales avec l'aide des technologies développées par les entreprises mondiales car, « elles ont une hostilité congénitale envers tout développement technologique local autonome » [Bonsiepe, 1977, p. 15]. Et ainsi, si le co-design « avec » les pays de la périphérie repose sur un partage des connaissances, il ne doit pas être une subordination des technologies et de l'économie du centre aux usages de la périphérie. Tout l'intérêt de ce partage réside ainsi dans le transfert des connaissances scientifiques permettant la découverte de technologies pour une appropriation et une économie locales car comme le constate Gui Bonsiepe, la majorité des « brevets enregistrés dans les pays dépendants proviennent d'économies centrales » [Bonsiepe, 1977, p. 17]. C'est donc cette économie dirigée depuis l'extérieur qui crée d'importantes dépendances industrielles et multiplie les collaborations délétères. La seule manière d'entreprendre un co-design centre-périphérie sans relation de dépendance est, par conséquent, d'encourager des pratiques qui avantagent et renforcent le développement et l'indépendance des pays de la périphérie face aux standards et à l'économie des pays du centre.

## Le co-design « dans » et « par » les pays de la périphérie

Pour Gui Bonsiepe, ce transfert des connaissances sans subordination économique ne peut s'établir qu'à la condition d'une pertinence sociale plus large donnée au design industriel avec l'aval des institutions gouvernementales, condition « indispensable à la création d'une base institutionnelle pour le design industriel dans les pays dépendants » [Bonsiepe, 1977, p. 16]. Toujours selon l'auteur, de 1960 à 1980, plusieurs alternatives politiques au capitalisme et au communisme ont été imaginées : il s'agissait par le biais des politiques gouvernementales et des mouvements sociaux d'engager une opérationnalité critique à même d'opérer un décolonialisme culturel. Il était alors espéré une souveraineté et une régulation industrielle qui garantiraient une « économie autocentrée et autonome » [Bonsiepe, 1977, p. 17]. L'émancipation sociale et économique des pays de la périphérie pourrait ainsi dépendre du développement du design industriel local à condition d'en réduire l'assistanat et le paternalisme. L'engagement de Gui Bonsiepe « dans » et « par » les pays de la périphérie s'apparente ainsi à une lutte pour l'autonomie et contre les servitudes centre-périphérie. Dans l'héritage de l'opérationnalité critique de la Hochschule für Gestaltung Ulm dont il était élève puis enseignant, il préconise une activité modeste de design mais essentielle au développement de la périphérie selon trois principales actions. D'abord, stimuler un développement des technologies industrielles locales, ensuite, partager les connaissances aux acteurs locaux et enfin, évaluer les brevets technologiques pour des transferts appropriés localement. Gui Bonsiepe privilégie ainsi l'hypothèse d'un « design adapté » (plutôt qu'intégré) soutenu par une politique locale des brevets technologiques. Ces adaptations des dessins et modèles visent à faire coïncider l'autonomie de l'appareil productif avec les usages sociaux dans la mesure où « [u]n dessin ou modèle est adapté lorsque le produit étranger est pris comme antécédent et modifié à un degré plus ou moins décisif. Le produit étranger sert de point de départ et non de point d'arrivée » [Bonsiepe, 2021]. Ainsi, le co-design « dans » et « par » les pays de la périphérie s'inscrit à l'intérieur et à la faveur d'une synergie locale en identifiant les ressources et les savoirs appropriés. En se méfiant ainsi de l'artisanat solutionniste et de l'attitude paternaliste du centre qui maintiennent des formes indirectes de domination et d'exploitation, Gui Bonsiepe rappelle que l'autonomie technologique doit s'acquérir de manière contextuelle, sans pour autant laisser aux pays de la périphérie l'emploi de basses technologies alors que les pays du centre s'affairent à toujours plus de hautes technologies. Le co-design centre-périphérie est en échec lorsqu'il s'inscrit dans une relation dialectique et non dialogique car comme le rappelle Gui Bonsiepe, « [b]ien sûr, il est bon que le centre se préoccupe de la réalité du sous-monde périphérique, mais je doute que nous nous attaquions au cœur du problème en commençant à concevoir pour les pays dépendants. [...] *Design pour les pays dépendants*, il faudrait plutôt lire *Design dans les pays dépendants* ou *Design par les pays dépendants* » [Bonsiepe, 1977, p. 18]. À ce titre, une filiation est à souligner entre Gui Bonsiepe et le sociologue américain Immanuel Wallerstein qui relève d'un intérêt mutuel pour la critique des rapports entre le développement des pays de la périphérie et la géopolitique mondiale. Quelque temps après le symposium organisé par l'ICSID, Gui Bonsiepe a trouvé un écho à ses recherches avec les écrits d'Immanuel Wallerstein, en particulier ceux dont le sujet concerne la dépendance de la périphérie vis-à-vis du centre en raison de l'inégalité des transferts de valeur [communication personnelle avec Bonsiepe, 28 mai 2022]. Les pratiques de design centre-périphérie peuvent dès lors difficilement y échapper car ces redistributions disparates sont associées aussi bien aux conditions de travail, aux

produits et aux technologies qu'aux ressources exploitées, ce qui conduit Gui Bonsiepe à revendiquer la nécessité de l'autonomie industrielle. Nous retrouvons cet intérêt dans la recherche politico-ontologique d'Arturo Escobar [2020] lorsqu'il propose le concept de « relationalité » qui s'attache à l'effacement des rapports de dépendance entre dominés et dominants et à l'affirmation d'une certaine modestie de la part des designers intégrés à des groupes subalternes. Lorsqu'Arturo Escobar introduit son ouvrage *Autonomie et Design* par la nécessité d'une responsabilité sociale du design, il pose la question de l'hétéronomie et cite à ce propos Gui Bonsiepe [2005] pour qui il s'agit de s'en préserver afin de créer des espaces d'autodétermination et d'égalité. L'autonomie, synonyme de *communalité* chez Arturo Escobar, se comprend alors comme un processus qui réduit l'hétéronomie et offre la possibilité d'une « autre façon de penser la relation entre le design, la politique et la vie » [Escobar, 2020, introduction]. Une autonomie qui ne serait néanmoins pas tributaire d'un nationalisme réclamé, au contraire, comme Ramón Grosfoguel le souligne, il s'agirait d'un « universalisme pluriversel qui n'efface pas les particularités, mais qui s'en nourrit » [Grosfoguel, 2017]. Par conséquent, si Gui Bonsiepe et Victor Papanek préconisent tous deux des technologies appropriées pour l'autonomie de la périphérie - d'ailleurs, Arturo Escobar ne cache pas son intérêt envers le design intégré de Victor Papanek - il faut cependant souligner qu'elles peuvent être « appropriées » qu'à condition que cette adoption technologique ne nuise pas au processus d'autonomie de la communauté [Cf. *machine autopoïétique* de Maturana et Varela, 1980 ; cité par Escobar, chap. 6]. Le co-design « dans » et « par » la périphérie repose ainsi sur la préservation des manières de faire les projets à l'intérieur de situations locales telles que défendues par Arturo Escobar notamment lorsqu'il s'appuie sur les recherches d'Ezio Manzini [2015] pour déclarer que le co-design est en mesure de prétendre à l'innovation sociale s'il devient une affaire de « collaboration dialogique » et de « stratégies de localisation et d'imbrication » [Escobar, 2020, chap. 5] qui entremêle de manière heuristique le *design diffus* pratiqué par des individus non experts, et le *design expert*, pratiqué par des individus formés à la conception. Les pratiques situées et relationnelles deviennent ainsi une modalité essentielle du co-design car « authentiquement pluriverselles » et visionnaires.

## Conclusion

À partir de l'étude comparative et commentée des deux conférences, nous pouvons avoir un aperçu de ce qui se jouait à la fin des années 1970 dans un contexte où l'aide sociotechnique apportée par les pays du centre ne faisait plus aucun doute quant à la domination qu'elle exerçait sur les pays de la périphérie. C'est d'ailleurs à travers des exemples concrets de co-design centre-périphérie que Victor Papanek nous offre les moyens d'en comprendre les tenants et aboutissants. L'expérience professionnelle et personnelle de Gui Bonsiepe, qui après des études à HfG d'Ulm rejoint l'Amérique du Sud pour ne plus la quitter, s'inscrit, quant à elle, dans un effort de compréhension du système centre-périphérie afin de dépasser cette relation assujettissante et réfléchir à une décolonialité globale. Plus globale encore que la seule relation centre-périphérie puisque Gui Bonsiepe enjoint l'ensemble des communautés à opérer une décolonialité du capitalisme. Une réorientation nécessaire qui s'applique également au centre puisque comme il le suggère, « face à ces aspects déconcertants, nous devons remettre en question à la fois le contenu et l'orientation du design industriel tel que nous le connaissons dans les pays centraux » [Bonsiepe, 1977, p. 14]. Cette approche du co-design centre-périphérie dont les premières intentions se bornaient à concevoir « pour » les pays de la



périphérie s'est ouverte à l'effort de concevoir « avec » la participation des pays de la périphérie mais ce « avec », même si plus proche d'un modèle de coopération, faisait encore défaut. À ces deux échecs, Gui Bonsiepe propose un co-design « dans » et « par » les pays de la périphérie qui pourrait s'entreprendre avec les designers et industriels du centre à la condition qu'ils acceptent de transmettre des connaissances en vue d'une appropriation industrielle locale et en dehors d'une autorité aux standards technologiques, en d'autres termes, une participation des pays du centre qui n'empêche pas la souveraineté technologique et industrielle des pays de la périphérie. À l'instar des différentes formes de design alternatifs qu'Arturo Escobar repère – *design de la transition, design autonome, designs autres* – la condition demeure que ces pratiques situées œuvrent par polycentrisme. Nous avons ainsi essayé de comprendre les forces et apories respectives des points de vue Gui Bonsiepe et de Victor Papanek car elles équipent, encore aujourd'hui, les projets de co-design centre-périphérie. Par ailleurs, il est important de noter que les notions de centre et de périphérie dépassent – et c'est bien là l'intérêt de Gui Bonsiepe lorsqu'il emploie ces termes – les seuls rapports entre pays développés et pays en voie de développement en initiant une réflexion plus générique sur ce qui définit un centre et ses périphéries. Les échelles peuvent alors être celles d'un pays comme d'une ville car nombre d'exemples exposent des actions menées par des designers citoyens en relation avec des citoyens résidents en zone semi-urbaine, voire rurale et pour lesquels, les pratiques et les savoirs mobilisés ne sont pas toujours situés.

# Bibliographie

BERTRAND Gwenaëlle et FAVARD Maxime, 2022a, « Controverses autour de la parution de Design pour un monde réel #1. Le réquisitoire de Gui Bonsiepe contre Victor Papanek », Bibliothèque n°1 - Problemata. En ligne : <http://www.problemata.org/fr/articles/608> (consulté de 15 juin).

BERTRAND Gwenaëlle et FAVARD Maxime, 2022b, « Controverses autour de la parution de Design pour un monde réel #2. Le plaidoyer de Victor Papanek contre Gui Bonsiepe », Bibliothèque n°1 - Problemata. En ligne : <http://problemata.huma-num.fr/fr/articles/642> (consulté de 15 juin).

BICKNELL Julian et MCQUINSTON Liz [The Royal College of Art] (dir.), 1977, *Design for Need, The Social Contribution of Design*, Oxford - New York - Toronto - Sydney - Paris - Frankfurt, Pergamon Press - ICSID.

BLUM Guillaume, COULOMBE-MORENCY Thomas, GAUTHIER Philippe, 2022, *Le design dans la démocratie*, colloque intersections du design, Université de Montréal, 9 et 10 mai.

BONSIEPE Gui, 2022, « Critique de Design for the Real World de Victor Papanek », Bibliothèque n°1 - Problemata. En ligne : <http://www.problemata.org/fr/articles/608> (consulté de 15 juin).

BONSIEPE Gui, 2006, « Design and Democracy », *Design Issues*: vol. 22, n°2 : 27-34.

BONSIEPE Gui, 1977, « Precariousness and ambiguity: industrial design in dependent countries » (1976), dans BICKNELL Julian et MCQUINSTON Liz [The Royal College of Art] (dir.), *Design for Need, The Social Contribution of Design*, Oxford - New York - Toronto - Sydney - Paris - Frankfurt, Pergamon Press - ICSID : 13-19.

BONSIEPE Gui, 2021, « Vivisección del diseño industrial », dans *INTEC 2*, VI. Texte de 1972 révisé.

BORDINAT Eugene, 1962, « It's the Curve that Counts in Industrial Design and its Relationship to the Arts », New York, American Society of Industrial Designers ; cité dans BONSIEPE Gui, « Precariousness and ambiguity: industrial design in dependent countries », dans BICKNELL Julian et MCQUINSTON Liz [The Royal College of Art] (dir.), 1977, *Design for Need, The Social Contribution of Design*, Oxford - New York - Toronto - Sydney - Paris - Frankfurt, Pergamon Press - ICSID : 14 ; 19.

ESCOBAR Arturo, 2020, *Autonomie et design. La réalisation de la communalité*, traduction de Anne-Laure Bonvalot et Claude Bourguignon-Rougier, Toulouse, EuroPhilosophie Éditions. En ligne : <https://books.openedition.org/europhilosophie/992> (consulté le 15 juin 2022).

GROSFOGUEL Ramón, 2017, *Entretien avec Ramón Grosfoguel*, propos recueillis par Claude Bourguignon Rougier, traduction par Anne-Laure Bonvalot, Laura Lema

Silva, Laura Nguyen, Philippe Colin et Claude Bourguignon Rougier, août 2015 publié en français en août 2017. En ligne : <https://www.montraykreyol.org/article/entretien-avec-ramon-grosfoguel>

MANZINI Ezio, 2015, *Design, When Everybody Designs. An Introduction to Design for Social Innovation*, Cambridge, MIT Press.

MATURANA Humberto et VARELA Francisco, *Autopoiesis and Cognition*, Boston, Reidel Publishing Company, 1980.

PAPANEK Victor, « Twelve Methodologies for Design – Because People Count », dans BICKNELL Julian et MCQUINSTON Liz [The Royal College of Art] (dir.), 1977, *Design for Need, The Social Contribution of Design*, Oxford - New York - Toronto - Sydney - Paris - Frankfurt, Pergamon Press - ICSID : 118-125.

PAPANEK Victor, 2022, « Réponse à la critique du livre de Bonsiepe », dans *Bibliothèque n°1 - Problemata*. En ligne : <http://problemata.huma-num.fr/fr/articles/642> (consulté de 15 juin).

SAÏD Edward, *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980.